Quatre bonnes raisons d'étudier le *Discours* de La Boétie en 1re

Interroger la nature humaine, et notre rapport au pouvoir et à la liberté

Les mystères entourant l'histoire des manuscrits du *Discours* après la mort de l'auteur, les récupérations qui furent faites de ce texte et les interprétations divergentes qu'il a pu susciter en font un livre ouvert, qui ne cesse de poser question, sans étouffer l'idée puissante de La Boétie : la liberté est inhérente à la nature humaine. Au constat du paradoxe de la servitude volontaire succède un impérieux besoin d'explication de cette dénaturation. Sans doute sensibles aux accents d'indignation qui imprègnent le *Discours*, les lycéens auront également à cœur de questionner l'histoire, ou leur propre rapport au pouvoir et à la liberté. Dans un contexte de désengagement à l'égard du politique, le texte constitue une lecture stimulante pour de jeunes gens amenés à jouer bientôt pleinement un rôle de citoyens.

Aborder une pensée humaniste en mouvement

Le texte de La Boétie entend penser l'impensable : comment des hommes, en nombre, ont-ils pu accepter de se soumettre à un seul qui leur est néfaste ? Loin d'être dogmatique, le propos interroge, se précise, et s'éclaire à mesure que les exemples sont énoncés et confrontés. La Boétie enquête, tantôt avec méthode, tantôt en se laissant porter par les fils qu'il tisse. À la fixité et au figement de ceux qui servent le tyran s'oppose le mouvement d'une réflexion qui advient sous nos yeux.

Découvrir la saveur littéraire d'un texte longtemps considéré seulement du point de vue politique

L'essai est celui d'un penseur mais aussi d'un poète, d'un érudit humaniste dont la jubilation dans l'écriture est palpable. Si le *Discours* impose, certes, une lecture politique, il invite aussi à savourer le plaisir de la fable, à goûter les exemples cités et la verve de certaines envolées.

Un écho contemporain : *La Controverse de Valladolid* de Jean-Claude Carrière

Enfin, choisir le *Discours de la servitude volontaire*, c'est se donner la possibilité d'adosser à l'œuvre au programme une lecture contemporaine puissante et stimulante, *La Controverse de Valladolid*, dont « Les Ateliers d'Actes Sud » publient la version théâtrale dans une nouvelle édition (voir p. 47).

Laurent Angard et Julie Chabroux-Richin

Sommaire

Séquence : en quoi le *Discours* est-il un plaidoyer pour la liberté autant qu'un réquisitoire contre la tyrannie ?

Présentation 3

Mise en œuvre 4

Séance 1 Aborder l'œuvre par le dessin et les mystères du manuscrit 4

Séance 2 Paradoxe de la servitude volontaire (étude d'ensemble des sections 1 à 3 du texte) 7

Séance 3 « Les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire » (explication linéaire n° 1) 12

Séance 4 Disposition naturelle à la liberté et poids de l'habitude (étude d'ensemble des sections 4 à 6) 17

Séance 5 La clairvoyance qu'exige la liberté (explication linéaire n° 2 et bilan intermédiaire) 21

Séance 6 Défendre et entretenir la liberté dans les arts et à travers les siècles (cahier photos et groupement de textes) 26

Séance 7 Les techniques de domination (étude d'ensemble des sections 7 et 8 et explication linéaire n° 3 : « La perfidie universelle du tyran ») 27

Séance 8 L'asservissement vu comme un système (explication linéaire n° 4) 33

Séance 9 Les mécanismes et les soutiens de la tyrannie (étude d'ensemble des sections 9 à 11 et cahier photos) 37

Séance 10 Bilan 41

Séance 11 Évaluation (dissertation) 45

Lecture cursive 46

La Controverse de Valladolid, en lien avec le parcours associé « "Défendre" et "entretenir" la liberté » 46

Ressources en ligne lesateliersactessud.fr

- Tableau synoptique de la séquence
- Corrigés complémentaires
- Bibliothèque numérique

Présentation

Comment peut-on accepter volontairement le joug ? Dans quelle mesure la figure colossale du tyran n'est-elle en réalité qu'un leurre qui camoufle l'immense fragilité qui est la sienne ? Comment La Boétie dévoile-t-il la part de responsabilité du peuple dans sa propre servitude ? Voilà une série de questions que soulève le *Discours de la servitude volontaire*, et que la séquence entend aborder. L'objectif, en lien avec l'intitulé du parcours « Défendre et entretenir la liberté », est tout à la fois de cerner les mécanismes intrinsèques de la tyrannie et de montrer au lecteur qu'il est encore en mesure de les déjouer et de se battre pour la liberté.

Les élèves sont invités à suivre le cheminement de l'auteur, au cœur d'un discours à la fois proche de l'exercice antique de la rhétorique (puisqu'il s'agit de convaincre le lecteur), mais plus libre dans sa facture. La progression de la séquence suit donc le cours de l'œuvre mais ne s'interdit pas des retours en arrière et des moments de synthèse.

Pour un repérage plus facile de l'élève dans le texte, l'édition « Les Ateliers d'Actes Sud » introduit des intertitres permettant d'établir un programme de lecture du *Discours* en onze sections. En outre, elle articule l'étude de ces onze sections autour de quatre mouvements, que suit cette séquence. Celle-ci n'est qu'une suggestion parmi toutes celles que rend possibles la richesse de l'édition. Les quatre explications linéaires proposées dans le volume sont développées, ce qui laisse au professeur la possibilité de faire un choix. Les études d'ensemble y sont nombreuses afin de permettre aux élèves de bien affermir leur connaissance d'une œuvre complexe. Les activités sont volontairement variées et correspondent aux compétences évaluées aux épreuves anticipées de français.

Avant le début de la séquence, il est nécessaire que les élèves se procurent l'œuvre pour disposer du support iconographique utilisé dans la première séance. On pourra solliciter des élèves pour proposer un exposé de présentation de La Boétie lors de cette séance (en s'aidant de la partie « Dans l'atelier d'Étienne de La Boétie », p. 74-93).

Mise en œuvre

Aborder l'œuvre par le dessin et les mystères du manuscrit

Séance 1
1 h

SUPPORTS	OBJECTIFS	ACTIVITÉS
– « Sur le seuil » : BD constituant l'avant-texte de l'édition, p. 9-14 – « L'atelier de lecture » : « Aborder par la BD », p. 108 – « La fabrique du texte » : « Dans l'atelier d'Étienne de La Boétie », p. 74-93	– Susciter la curiosité pour l'œuvre – Formuler des hypothèses de lecture – Appréhender les enjeux et les caractéristiques du *Discours* – Découvrir La Boétie – S'intéresser aux mystères entourant les manuscrits du texte	– Analyse des planches de BD – Exposé sur l'auteur

La séance s'appuie sur les planches de BD réalisées par Ivan Gros et figurant au début de l'édition. Cette première séance invite les élèves à formuler des hypothèses sur les figures esquissées dans le discours, ainsi que sur les enjeux de ce texte.

ABORDER PAR LA BD

Les élèves sont invités à lire les planches inédites reproduites au seuil de l'édition et à répondre aux questions qui les accompagnent dans le dossier de l'édition (« Aborder par la BD », p. 108). Un temps de restitution permet de formuler des hypothèses sur le texte de La Boétie.

Identifiez les personnages et motifs

Les planches présentent un maître et ses sujets. Le maître apparaît planches 3 et 5, portant une couronne qui le distingue des autres, et sa position surplombante sur le char (planche 6) achève de nous convaincre de son identité. Leur pluralité et le conformisme de leur attitude nous renseignent sur les autres personnages **[Q1]**. Les planches 2 et 4 représentent

les chaînes puis le joug, presque en pleine page. La présence obscène (*ob-scaena*, « sur le devant de la scène ») de ces instruments de soumission interroge. Traditionnellement, ils servent pour capturer ou pour atteler. Les chaînes symbolisent la captivité, l'absence de liberté de mouvement. Le joug est d'ordinaire posé sur le col des animaux afin qu'ils tirent des attelages. Ainsi harnachés, ces animaux de trait peuvent effectuer des tâches au service des hommes. Ces deux objets illustrent la contrainte et l'absence de liberté [Q2]. La première planche est très déconcertante. Elle offre des personnages filiformes à la Giacometti. Ils se ressemblent mais ne sont pas identiques. Grisée, la première case représente un homme debout, qui semble bien décidé à se rendre quelque part. La case suivante, qui effectue un zoom arrière, permet de comprendre que le cheminement n'est pas à son initiative puisqu'il suit un autre homme, qui adopte la même posture. De la même manière, la case suivante figure cette fois quatre hommes qui se suivent et marchent dans la même direction, et, dans une multiplication réitérée, la dernière case compte neuf personnages. On comprend que le processus peut continuer *ad libitum*. Par ailleurs, la position de leur corps, penché vers l'avant et le visage tendu vers la droite, comme si une force qui les dépassait les invitait dans cette direction, suggère que ce cheminement n'est pas complètement réfléchi. Les silhouettes, dont on ne distingue ni les visages ni les vêtements, ressemblent à des pantins. Dans la gradation croissante du nombre de personnages et la gradation décroissante de leur taille, le dessinateur suggère aussi que les individus s'effacent pour devenir sujets (assujettis) [Q3]. Le personnage grisé est le premier que le spectateur peut observer. Il est debout et marche d'un pas décidé (planche 1). Sur la planche 2, la case grisée forme comme une estampille en bas de la page. De petite taille, cette image contient deux figures qui ont l'air de vouloir s'extraire de la scène (encore amenuisés, les personnages assistent à l'apparition des imposantes chaînes), l'une tirant l'autre vers le hors-champ. Les trois planches suivantes (planches 3 à 5) contiennent chacune une estampille. Or, celle-ci ne montre plus qu'un seul personnage continuant de vouloir s'échapper. Le dos tourné à la scène de soumission, ces figures ne sont pas encore dans la situation de celles inscrites dans les deux cases grisées de la dernière planche : croyant échapper à la tyrannie, les fuyards sont finalement ceux qui en supportent le cadre (planche 6) [Q4].

Saisir les enjeux

Si, sur la première planche, les figures du peuple sont debout et avancent d'un pas sûr, sur la seconde, elles sont arrêtées et dubitatives (la tête vers le haut et les bras posés sur les hanches) devant les immenses chaînes qui s'imposent à leur vue. La troisième planche représente d'abord un sujet souriant et fléchi devant le roi qui lui propose des chaînes. La main sur le genou, il fait songer à un chevalier en passe d'être adoubé. La vignette suivante le montre assis, tout affairé à lier à ses deux pieds ses propres chaînes. Un petit cartel de texte cite le discours de La Boétie. Très étonnante, la troisième case montre le personnage debout, qui découvre et essaie ses chaînes : non seulement il s'en accommode, mais, tel un acrobate, il cherche, avec elles, une nouvelle mobilité. À l'instar de la planche 2, la planche 4 fait apparaître le joug et les hommes : enchaînés par les pieds, à nouveau dubitatifs face à l'instrument, ils sont dans une position d'acceptation (planche 5) et s'allient, deux par deux, pour le porter. On peut interpréter l'absence de pupilles dans les yeux des personnages comme l'expression d'une perte de lucidité qu'accompagnerait cette aliénation volontaire. La planche 6 constitue l'aboutissement du processus d'asservissement : ainsi enchaînés et harnachés, en tirant le maître sur son char, les sujets sont disposés à accomplir la tâche à laquelle il les voue [Q5]. La notion de servitude volontaire est perceptible dans l'absence de rébellion face aux outils d'asservissement. Les personnages acceptent volontiers ce que leur tend le tyran, voire lui facilitent la tâche en se les attachant eux-mêmes. La servitude est systématiquement proposée à un seul sujet et les vignettes montrent qu'elle touche progressivement un plus grand nombre [Q6]. En surplomb et par la gauche, la dernière planche introduit la figure du tyran. Le personnage, dont l'apparition était jusque-là ponctuelle, et dont le rôle était uniquement d'offrir au sujet l'instrument de son asservissement (planches 3 et 5), révèle enfin sa vraie nature. Les sujets sont désormais complètement asservis et réduits, dans la plus grande impersonnalité, à n'être que des animaux de trait. Immense, le char contraste avec la petitesse des hommes, mais l'importance du dispositif d'attelage montre combien les rouages qui soutiennent cette organisation sont nombreux [Q7]. L'absence de décor rend possible la transposition de ces scènes à toutes les époques et dans tous les lieux. L'arrière-plan ainsi laissé blanc dit l'universalité du danger. Personne n'est à l'abri de cette

progressive perte de soi au profit d'un pouvoir qui déshumanise et avilit. On peut y voir une manière pour le dessinateur de nous inviter, comme La Boétie avant lui, à la vigilance [Q8].

DÉCOUVRIR L'AUTEUR ET LE MYSTÈRE DES MANUSCRITS

Un exposé d'élève(s) permettra de présenter Étienne de La Boétie et son siècle. Le professeur pourra ensuite aiguiser l'intérêt des élèves pour le texte en leur racontant brièvement les mystères qui entourent sa genèse. Ce propos pourra être nourri par les pages 79-80 de « Dans l'atelier d'Étienne de La Boétie ».

DEVOIRS

Les élèves lisent les sections 1 à 3 (p. 19-29) et répondent aux questions des parties « Entrée dans le texte par le titre et le genre littéraire » et « Étude d'ensemble » du premier parcours dans l'œuvre (« Exposé du paradoxe de la servitude volontaire », p. 109-110).

Paradoxe de la servitude volontaire

Séance 2
1 h 30

SUPPORTS	OBJECTIFS	ACTIVITÉS
– *Discours de la servitude volontaire*, sections 1 à 3, p. 19-29 – « L'atelier de lecture », premier parcours dans l'œuvre (« Paradoxe de la servitude volontaire ») : « Entrée dans le texte par le titre et le genre littéraire » et « Étude d'ensemble », p. 109-110	– Partir des connaissances des élèves sur le genre du discours et les approfondir – Cerner le paradoxe qui est au cœur de la réflexion de La Boétie	– Lecture rapprochée ou synthétique de différents passages de la section – Élaboration d'un nuage de citations

Cette seconde séance-seuil sera l'occasion de revenir en classe sur les points qui ont intéressé les élèves et les difficultés qu'ils ont rencontrées lors de leur lecture de la première partie du *Discours* (sections 1 à 3). Si besoin, le professeur pourra choisir de relire en classe de larges parties de cet ensemble, afin de s'assurer de sa compréhension par les élèves et de donner des précisions sur les particularités de la langue de La Boétie. Puis on répondra aux questions posées dans « L'atelier de lecture », p. 109-110, que les élèves ont préparées en amont.

ENTRÉE DANS LE TEXTE PAR LE TITRE ET LE GENRE LITTÉRAIRE

Le **discours** est un texte prononcé à l'oral devant une assemblée même s'il est rédigé à l'écrit au préalable. Il est fortement structuré (voir fiche outils, p. 157-158) et développe des arguments. Parce que l'auditoire y est apostrophé directement, le discours relève des genres de l'argumentation directe : un locuteur unique (« je ») s'adresse à un « vous » qu'il entend convaincre, persuader ou dissuader. Les types de discours varient selon leur objectif : parmi d'autres, l'éloge rend hommage à une personne, le plaidoyer défend une personne ou une cause, le réquisitoire accuse une personne ou une institution [Q1]. Les titres choisis par les éditions modernes du *Discours de la servitude volontaire* sont apocryphes. Cela signifie qu'ils ne sont pas de La Boétie. Parmi les manuscrits, certains ne proposaient pas de titre quand d'autres le réduisaient à *De la servitude volontaire*, voire *La Servitude volontaire*. C'est à Montaigne, éditeur d'une traduction de Xénophon par La Boétie, que l'on doit l'introduction du mot « discours » dans une référence qu'il fait à notre œuvre. Dans l'expression « servitude volontaire », le mot « servitude » est hérité du latin *servitudo*, dérivé de *servus*, l'« esclave », le « serviteur ». L'association du substantif « servitude » avec l'adjectif « volontaire » est paradoxale car la servitude est généralement un état imposé et non choisi [Q2]. Postérieur, le titre *Le Contr'un* est probablement ajouté plus tardivement lorsque l'ouvrage de La Boétie est récupéré par les protestants. Il implique une résistance contre le pouvoir exercé par un seul individu, mettant en avant l'idée fondamentale du texte qui dénonce la tyrannie et la soumission volontaire des peuples. La préposition « contre » invite à considérer le texte comme un pamphlet ou un réquisitoire contre l'autorité d'un seul individu [Q3]. À ce moment-là de leur lecture, les élèves peuvent formuler des hypothèses sur le *Discours* : c'est un pamphlet contre la tyrannie ; c'est un appel à la résistance ; une réflexion sur les ressorts de la servitude ; un texte de

philosophie politique universelle et intemporelle ; une réflexion sur les moyens de lutter contre le « un » [Q4].

ÉTUDE D'ENSEMBLE

Rhétorique antique et culture humaniste

Le personnage fictif que La Boétie place à l'ouverture de son discours est Ulysse, un héros de la mythologie grecque, qui prononce lui-même un discours (« parlant en public », p. 19) et s'adresse aux Grecs. Il leur dit qu'il n'est pas bon d'avoir plusieurs maîtres et qu'il vaut mieux en avoir un seul. La Boétie n'approuve pas ce discours, qu'il s'apprête à déconstruire précisément. Cet exemple sert l'argumentation à venir en montrant que même un personnage comme Ulysse, rusé et sage, et donc intelligent, peut être amené à soutenir une idée qui semble aller à l'encontre de la liberté et de la justice [Q1]. Dans le premier mouvement du discours, La Boétie est globalement fidèle à la tradition rhétorique. Il propose un exorde *ex abrupto*, qui commence par la mise en scène d'une autre parole que la sienne (celle d'Ulysse), ce qui lui permet de capter l'attention de son lecteur-auditeur. Puis, très vite, il annonce son propos : « Pour le moment, je désirerais seulement qu'on me fît comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois tout d'un tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'on lui donne, qui n'a de pouvoir de leur nuire qu'autant qu'ils veulent bien l'endurer, et qui ne pourrait leur faire aucun mal s'ils n'aimaient mieux tout souffrir de lui que de le contredire » (l. 30-36, p. 20) [Q2]. Dès le début du *Discours*, le lecteur fait l'expérience de l'érudition de l'auteur. La Boétie possède une grande culture humaniste et les références qu'il utilise sont connues des lecteurs du XVI^e^ siècle. Qu'ils soient littéraires (Ulysse, Mirmidon, Hercule, Samson) ou historiques (les Trente Tyrans, Miltiade, Léonidas, Thémistocle), ces exemples sont – dans ce début de texte – tirés de l'Antiquité gréco-romaine mais, plus loin, il arrivera à La Boétie de privilégier des exemples qui lui sont contemporains (Ronsard, Baïf, le peuple vénitien…) [Q3].

La dimension oratoire du texte

La Boétie fait apparaître la première personne du singulier dans son texte. On trouvera plus loin par exemple des expressions comme « je crois » ou « selon moi ». Cette utilisation du « je » permet à l'auteur de s'impliquer directement dans son argumentation. Dans les sections 1 à 3, il utilise le « nous » inclusif qui associe le lecteur à sa réflexion et crée un sentiment de communauté intellectuelle (« Nommerons-nous cela lâcheté ? », p. 23). La Boétie adopte une position complexe (plurielle) à l'égard de son lecteur : il cherche à l'instruire et le convaincre en exposant ses idées de manière argumentée (il est pédagogue) ; il n'hésite pas à remettre en question les idées reçues, comme lorsqu'il affirme que la force armée n'est pas le fondement principal du pouvoir tyrannique (il se fait provocateur) ; par l'usage du « nous », il invite le lecteur à réfléchir avec lui sur les mécanismes de la servitude (il devient un compagnon de réflexion). Contrairement à la transposition du texte par Bonnefon (voir « La fabrique du texte », p. 80), le destinataire du *Discours* dans la transcription de Henri de Mesmes n'est pas clairement identifié. Un « vous » apparaît, mais dans des questions rhétoriques (« À qui croyez-vous que restera la victoire ? », p. 24). La critique a tendance à penser que le discours était adressé à un public cultivé (les magistrats du parlement de Bordeaux) [Q4]. La dimension oratoire du début du discours est évidente. On trouve par exemple beaucoup de phrases interrogatives (questions rhétoriques) qui engagent le lecteur à entrer dans la réflexion [Q5]. Dans le paragraphe « Qu'on mette, de part et d'autre […] dans le sang de leur première blessure », La Boétie commence par une mise en situation concrète qui permet au lecteur de se projeter et d'imaginer la scène. Il pose ensuite une série de questions rhétoriques (comme « Lesquels iront plus courageusement au combat […] ? »), qui créent un dialogue implicite avec le lecteur. Puis, il établit un contraste marqué entre les deux camps : ceux qui combattent pour leur liberté et ceux qui combattent pour asservir autrui. L'opposition binaire simplifie le propos, avant de céder la place à une analyse psychologique des motivations de chaque position : les hommes libres sont motivés par « le bonheur de leur vie passée » et « l'attente d'un pareil aise pour l'avenir » (p. 24), les autres n'ont qu'une « petite pointe de convoitise » (p. 24) qui s'émousse rapidement. Enfin, La Boétie fait appel aux émotions du lecteur en évoquant les « tourments » et la « servitude » qui attendent les vaincus, ainsi que le sort de « leurs enfants, et toute leur prospérité ». Cette projection dans l'avenir suscite l'empathie du lecteur. La Boétie n'oublie pas les métaphores comme « aiguillon » ou « ardeur factice » pour illustrer son propos. En combinant ces différentes techniques rhétoriques, il amène

progressivement son lecteur à réfléchir en profondeur sur les notions de liberté et de servitude [Q6].

L'expression d'un paradoxe fondamental

La Boétie reformule plusieurs fois sa thèse. La première fois, c'est lorsqu'il annonce son propos sous la forme d'un désir de « comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois tout d'un tyran seul » (p. 20), puis il y ajoute de la modalisation : « La chose vraiment surprenante (et pourtant si commune, qu'il faut plutôt en gémir que s'en étonner), c'est de voir des millions de millions d'hommes misérablement asservis et soumis tête baissée à un joug déplorable » (p. 20-21). Les adjectifs et adverbes laissent apparaître le jugement de La Boétie sur le concept de servitude qu'il examine, de même que l'hyperbole lyrique : « N'est-ce pas honteux de voir un nombre infini d'hommes non seulement obéir mais ramper, non pas être gouvernés mais tyrannisés, n'ayant ni biens, ni parents, ni enfants, ni leur vie même qui soient à eux ? » (p. 22). (Les formulations sont nombreuses, ces propositions ne sont pas exhaustives) [Q7]. La Boétie explique la disposition de la nature humaine à la sujétion en explorant la manière dont les hommes se lient. Il estime que les actions vertueuses et la reconnaissance des bienfaits reçus sont naturelles à l'homme. Lorsque les habitants d'un pays trouvent un leader qui leur a témoigné une grande prévoyance, hardiesse et prudence, il leur semble évident de lui accorder une certaine suprématie et de ne pas craindre qu'il leur fasse du mal [Q8]. En adoptant un lexique péjoratif (« cet horrible vice », « honteux », « lâche », « vil », « vils et couards »), La Boétie suggère que les peuples qui acceptent la tyrannie manquent de courage. Il indique que la force du tyran repose précisément sur l'incapacité de son peuple à résister. Cette critique acérée vise à éveiller les consciences et à encourager les individus à prendre leur destin en main pour reconquérir leur liberté [Q9].

La fin de la séance peut être consacrée à l'élaboration d'un nuage de citations des expressions destinées à dire le paradoxe de la servitude volontaire.

Les élèves peuvent commencer l'élaboration d'un plan du *Discours* en notant sous forme de tirets la progression des éléments rencontrés dans la lecture.

DEVOIRS

Les élèves doivent désormais avoir lu le *Discours* en entier. Ils travaillent sur la première explication linéaire, « Les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire », en répondant aux questions du dossier qui la guident (p. 110-112). Le professeur pourra donner les exposés de la séance 6 à préparer.

« Les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire »

Séance 3
2 h

SUPPORTS	OBJECTIF	ACTIVITÉS
– *Discours de la servitude volontaire*, l. 197-238, p. 28-29 – « L'atelier de lecture », premier parcours dans l'œuvre (« Paradoxe de la servitude volontaire ») : « Explication linéaire », p. 110-112	S'entraîner à l'explication linéaire	– Explication linéaire – Question de grammaire – Mise en voix

L'explication linéaire de cette harangue aux hommes (de « Pauvres et misérables peuples insensés » jusqu'à « tomber de son propre poids et se briser », l. 197-238, p. 28-29) est l'occasion pour les élèves de saisir les spécificités littéraires de la démarche didactique de La Boétie.

EXPLICATION LINÉAIRE : « LES MOYENS QUE VOUS LUI FOURNISSEZ POUR VOUS DÉTRUIRE »

Vers l'introduction

C'est La Boétie qui parle ; à travers le « vous », il s'adresse aux peuples, aux nations, aux individus qui se laissent opprimer par un pouvoir tyrannique. L'auteur pointe du doigt la façon dont ces gens acceptent d'être dépouillés de leurs biens, de leur liberté et de leur dignité par un maître qui n'a de pouvoir que parce qu'ils le lui accordent. L'objectif de La Boétie est de dénoncer l'injustice de la situation et d'inciter les lecteurs à prendre

conscience de leur propre responsabilité dans leur asservissement [Q1]. Le registre polémique est dominant, puisqu'il s'agit d'abord d'accuser l'absurdité de la soumission du peuple (« vous laissez [...] piller vos champs, dévaster vos maisons et les dépouiller des vieux meubles de vos ancêtres », l. 198-201), afin d'opérer une prise de conscience, et de susciter une réaction. Cette tonalité est redoublée par l'usage du registre pathétique (« Pauvres et misérables peuples insensés », « malheurs », « ruine », « dégât », « mort », « indignités »), qui met l'accent sur la faiblesse des hommes [Q2]. La cible de la harangue de La Boétie est moins le tyran que le peuple, qui se laisse exploiter par un maître tyrannique. Il accuse ce dernier de piller et dévaster les ressources du peuple, tout en soulignant qu'il n'a rien de plus que les autres, si ce n'est les moyens fournis par le peuple lui-même pour le détruire. L'auteur accuse également le peuple de se laisser asservir et de consentir à son mal, tout en affirmant qu'il est capable de se délivrer en essayant simplement de le vouloir. Le texte est à double fond, car il donne l'impression d'accuser la tyrannie alors que c'est au peuple qu'il fait la leçon [Q3]. Ce projet de lecture pourra guider l'explication linéaire, en cherchant à montrer dans quelle mesure la cible de La Boétie est moins le tyran que le peuple qui accepte la tyrannie [Q4].

L'adresse au peuple (du début à « du nombre infini de vos villes », l. 197-211)

Dans le premier paragraphe, les pronoms personnels utilisés sont ceux de la deuxième personne du pluriel, l'auteur cherchant à établir une connexion directe avec son public et à l'impliquer personnellement dans le discours. La Boétie accuse les hommes formant le peuple ; il les blâme pour leur comportement ou leurs choix. La forme « vous » souligne la responsabilité des lecteurs dans leur propre malheur et les incite à prendre conscience de leur situation. On sera sensible aux effets sonores qui découlent de cet usage répété de la deuxième personne (« vous »/« vos ») [Q5]. Dans l'apostrophe initiale, La Boétie dresse un portrait d'hommes soumis, exploités et aveugles à leur propre sort. Les épithètes « pauvres et misérables » puis « insensés » soulignent leur incapacité à voir leur propre intérêt et leur tendance à se laisser manipuler. La Boétie présente les hommes comme des êtres passifs et incapables de prendre leur destin en main [Q6]. La première phrase est longue et complexe, c'est une période, avec plusieurs segments qui se succèdent dans un rythme rompu. L'adresse va crescendo : « pauvres et misérables peuples insensés » compte 11 syllabes ; la seconde partie de l'adresse (« nations opiniâtres en votre mal et aveugles en votre bien ») en contient 16 et joue sur l'opposition bien/mal. Dans la suite de la phrase, la succession des infinitifs forme une gradation. Le premier groupe infinitif est long (« enlever [...] votre revenu »), accentué par l'hyperbole des superlatifs ; les deux suivants sont brefs (« piller vos champs », « dévaster vos maisons »), avant que le dernier ne s'étende jusqu'à l'exclamation (« et les dépouiller des vieux meubles de vos ancêtres ! »). Les verbes d'action « enlever », « piller », « dévaster » et « dépouiller » soulignent la violence et la spoliation dont sont victimes les peuples. Le champ lexical du vol est très présent (« piller », « dépouiller » et « larron », plus bas dans l'extrait, l. 220). Les allitérations en [p] (« pauvres », « peuples », « opiniâtres », « piller », etc.) appuient cette accusation [Q7]. La Boétie utilise un ton didactique et procède comme un « pédagogue » : il expose, analyse et critique les comportements des peuples soumis en montrant les conséquences, les effets concrets de cette passivité face au tyran [Q8]. L'auteur présente un portrait du maître qui est à la fois simple et démythifiant. Indiquant que ce dernier « n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps et ne possède rien de plus que... » (l. 210), La Boétie souligne son caractère humain et ordinaire. Le déterminant démonstratif « ce » crée une distance entre l'orateur et le maître : La Boétie produit une impression de détachement et de neutralité, comme s'il était en train de décrire un objet ou un être étranger (le recours au déterminant « notre » ou « mon » aurait introduit proximité et familiarité). Tout en expliquant que le maître est un être distinct et séparé de lui-même et de ses auditeurs, La Boétie suggère qu'il n'est ni supérieur ni divin [Q9].

Le double portrait : le tyran n'existe que par ses sujets (de « Ce qu'il a de plus que vous » à « en essayant seulement de le vouloir », l. 212-233)

La série des questions rhétoriques est reliée par la figure de style à valeur d'insistance de l'anaphore. « Comment [...] » est répété plusieurs fois pour souligner que le pouvoir de l'oppresseur vient de la complicité des opprimés. On peut aussi relever une figure proche de l'épiphore. Ici, la répétition du « si » (« si ce n'est de vos rangs », « s'il ne les emprunte de vous », « sinon par vous-mêmes », « s'il n'était d'intelligence avec

vous », « si vous n'étiez receleurs du larron qui vous pille ») accentue l'idée que les opprimés sont complices de leur propre oppression [Q10]. Le maître est du côté du singulier, les sujets de celui du pluriel, mais ils offrent leur pluralité au pouvoir du tyran. Ils fournissent à ce dernier les moyens de les détruire (il puise ses espions dans leurs rangs ; les sujets lui prêtent leurs mains pour les frapper ; leurs pieds sont ceux par lesquels il foule leurs cités ; ils donnent eux-mêmes au tyran le pouvoir ; leur complicité lui permet de les assaillir). Le maître est dépeint comme un tyran oppressif qui abuse de son pouvoir, et la mention des nombreux « argus » (espions) qui épient les sujets prépare la vision pyramidale qui suivra dans le *Discours*. En mettant leur nombre au service du pouvoir, les hommes se rendent responsables de leur asservissement [Q11]. La Boétie convoque des images guerrières, de violence et de souffrance, pour dénoncer la servitude volontaire et inciter les hommes à se libérer. D'abord l'image des « innombrables argus » qui épient renvoie à une guerre froide, mais très vite il est question de « frapper », d'« assaillir », de « pille[r] », dans une gradation allant jusqu'au verbe « tue[r] ». Dans le paragraphe suivant, l'horreur décrite par La Boétie touche le quotidien (les champs, les maisons, les enfants) ; le texte recourt donc au registre pathétique. Le tragique naît du fait d'être soumis à un destin auquel on ne peut rien ; en cela, La Boétie expose aux hommes leur sort tragique [Q12]. Pourtant, un élément oppose le héros tragique et le peuple : la force de la volonté, qui manque à ce dernier (« vous pourriez vous délivrer, sans même tenter de le faire, mais en essayant seulement de le vouloir »). La Boétie invite les hommes à cesser de soutenir le tyran et à ne plus lui fournir les moyens de les détruire [Q13].

La péroraison (de « Soyez donc résolus » à la fin de l'extrait, l. 234-238, p. 29)

La conjonction de coordination « donc » annonce la conclusion du passage, de même que le changement de mode et de temps [Q14]. Le présent d'énonciation cède d'abord la place à l'impératif présent (« Soyez donc résolus » est une exhortation à prendre immédiatement la décision de ne plus servir ; « ne le soutenez plus » renforce l'idée d'une action à entreprendre sans délai), ajoutant à l'importance du propos son urgence. Puis le futur simple (« vous serez libres », « vous le verrez ») suggère un résultat visible et tangible une fois que les hommes auront décidé de ne plus soutenir le système oppressif [Q15]. L'image du « grand colosse dont on dérobe la base », qui « tomb[e] de son propre poids et se bris[e] », souligne la fragilité du pouvoir établi sur des fondements instables car mauvais [Q16].

Vers la conclusion

L'importance quantitative des pronoms de la deuxième personne du pluriel dépasse la seule volonté d'interpeller le destinataire. La Boétie fait du peuple l'objet même de son propos, car il est responsable de l'avènement du tyran. Sa responsabilité dans son propre asservissement est montrée du doigt [Q17]. L'histoire du colosse de Rhodes peut entrer en résonance avec le *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie, en mettant en lumière les thèmes de la résistance contre l'oppression, du pouvoir symbolique, de la fragilité du pouvoir et de l'importance de la mémoire et de l'héritage. Par ailleurs, tirée d'un épisode de la Bible, l'expression « colosse aux pieds d'argile » décrit une statue gigantesque dont la tête est composée d'or, le torse d'argent, les hanches d'airain, les jambes de fer, et les pieds d'argile. Cette statue représente une puissance qui paraît invulnérable mais repose sur une base fragile. Dans l'histoire biblique, une pierre venue de nulle part frappe les pieds de la statue, provoquant sa destruction totale. L'image résonne avec le texte en illustrant la vulnérabilité des puissances apparemment invincibles [Q18].

Question de grammaire : les propositions subordonnées circonstancielles

Les propositions subordonnées circonstancielles sont des propositions qui dépendent d'une principale, mais qui ont la particularité d'être déplaçables et effaçables. Elles expriment une circonstance du procès de la principale. Les élèves pourront relever la série de propositions subordonnées circonstancielles de but qui dénoncent les projets du tyran : « pour qu'il les dévaste », « afin qu'il puisse assouvir sa luxure », « pour qu'il en fasse des soldats », « afin qu'il puisse se mignarder en ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs », « afin qu'il soit plus fort, plus dur et qu'il vous tienne la bride plus courte ». Notons que dans le cas de la coordination de deux subordonnées (« pour qu'il les mène à la boucherie, qu'il les rende ministres de ses convoitises ») la locution conjonctive n'est pas toujours répétée intégralement, il arrive que seul le « que » soit repris.

Lecture à voix haute

La fin de la séance peut être consacrée à une lecture à voix haute du texte, destinée à faire ressortir les différents registres utilisés par l'orateur.

DEVOIRS

Pour la séance suivante, les élèves reliront précisément le deuxième mouvement du discours (sections 4 à 6), et prépareront les questions de l'« Étude d'ensemble » qui s'y rapportent (p. 114-115). Ils noteront au fur et à mesure dans leur carnet de lecture leurs impressions de lecture, leurs interrogations, les passages qui leur sont trop obscurs, des citations qui leur paraissent intéressantes. Ceux qui souhaitent s'avancer pourront préparer les questions de l'explication linéaire « La clairvoyance qu'exige la liberté » (p. 115-117) pour la séance 5.

Disposition naturelle à la liberté et poids de l'habitude

Séance 4
1 h

SUPPORTS	OBJECTIFS	ACTIVITÉS
– *Discours de la servitude volontaire*, sections 4 à 6, p. 30-46 – « L'atelier de lecture », deuxième parcours dans l'œuvre (« Disposition naturelle à la liberté et poids de l'habitude ») : « Étude d'ensemble », p. 114-115	– Approfondir sa connaissance de l'œuvre – Appréhender la philosophie de La Boétie	– Lecture rapprochée ou synthétique de différents passages de la section – Rédaction d'une trace écrite

Brève, la séance consistera en une reprise orale des réponses apportées par les élèves aux questions de l'« Étude d'ensemble » traitées à la maison (p. 114-115). Dans un second temps, les élèves seront invités à rédiger une trace écrite dans leur carnet de lecture.

ÉTUDE D'ENSEMBLE

L'homme et sa nature, l'homme et la nature

La Boétie définit la nature comme le « premier agent de Dieu, bienfaitrice des hommes » (p. 30), qui a créé tous les hommes égaux et libres. Cette première définition ne rentre pas en conflit avec la religion. En effet, celle-ci présente la nature comme un « agent » du divin, œuvrant pour le bien des hommes : la nature a offert à tous la même condition et les mêmes droits, en accord avec les principes religieux d'égalité et de fraternité **[Q1]**. Les images animales utilisées associent la liberté à un instinct naturel et signalent que la servitude est donc contre nature. Elles illustrent la résistance et la souffrance que les animaux éprouvent lorsqu'ils sont privés de leur liberté, soulignant ainsi l'importance de la liberté pour tous les êtres vivants – et par reflet, pour les hommes **[Q2]**.

ANIMAL	COMPORTEMENT	SIGNIFICATION
Poisson	Meurt hors de l'eau	Nécessité de la liberté pour vivre
Éléphant	Se défend jusqu'à la dernière extrémité	Force de l'instinct de liberté
Cheval	Mord son frein et rue	Résistance naturelle à la servitude
Bœufs	Gémissent sous le joug	Souffrance et malheur de la servitude
Oiseaux	Pleurent en cage	Tristesse de la perte de liberté
Chiens de Lycurgue	Différents comportements selon l'éducation	Influence de l'habitude sur la nature

Nous relevons vingt-six occurrences du mot « liberté » dans la section. Le substantif est parfois expansé (« liberté naturelle », « liberté de l'esprit », « cette douce liberté »), mais la plupart du temps il est employé seul. L'adjectif qui le qualifie plusieurs fois est « naturelle » **[Q3]**.

Servitude, obéissance, esclavage

La Boétie reconnaît la légitimité de certaines formes d'obéissance, notamment aux parents (« Certes, chacun de nous ressent en soi, dans

son propre cœur, l'impulsion tout instinctive de l'obéissance envers ses père et mère », p. 30), à la raison (« sujets de la raison », p. 30), et potentiellement aux lois justes. Cette obéissance concerne principalement les relations familiales et relève de l'éducation au sein d'un ordre social juste, par opposition à la servitude imposée par un tyran [Q4]. La Boétie emploie de nombreux synonymes de « servitude » : « esclavage » (condition extrême de privation de liberté), « sujétion » (état de dépendance et de soumission), « joug » (métaphore évoquant l'oppression et la contrainte), « endurer le mors » (métaphore du contrôle, comme celui exercé sur un cheval bridé), être « sous la férule » (soumission à une autorité stricte et punitive), « avilissement » (dégradation morale liée à la perte de liberté). Il use aussi du verbe « assujettir » (action d'être soumis à une autorité). Ces termes illustrent les différentes facettes de la servitude, allant de l'obéissance à une autorité jusqu'à la perte totale de liberté et de dignité. Ils mettent en lumière les aspects physiques, moraux et psychologiques de la servitude, indiquant la variété des formes que peut prendre la perte de liberté [Q5]. La métaphore du « joug » est récurrente et revêt une signification particulière : le joug est une pièce de bois utilisée pour atteler des bœufs ou d'autres animaux de trait. Il est placé sur leur nuque pour les maintenir ensemble et leur faire tirer une charge. Cette image permet de symboliser l'oppression et la contrainte imposées par la tyrannie. Il écrit par exemple : « Les bœufs eux-mêmes gémissent sous le joug » (p. 33). Cette métaphore souligne donc le poids de la tyrannie qui pèse sur le peuple, l'asservissement et la perte de liberté. Elle évoque la souffrance et le malheur de ceux qui vivent sous un régime tyrannique. En utilisant cette image forte et évocatrice, l'auteur cherche à frapper l'imagination de ses lecteurs [Q6].

Le développement de l'argumentation

Les principales manières d'imposer la servitude rappelées par La Boétie sont : la force (comme Alexandre avec Sparte et Athènes), l'habitude et l'éducation (les hommes se contentent de vivre comme ils sont nés : sans s'interroger), l'aveuglement et la tromperie (le peuple est abusé par les tyrans). Mais de toutes ces causes expliquant la servitude, celle qui surpasse toutes les autres est l'habitude (« la première raison de la servitude volontaire, c'est l'habitude », p. 43). L'habitude façonne les hommes à la servitude dès leur naissance, au point qu'ils la prennent pour leur condition naturelle et n'imaginent pas d'autre état possible [Q7]. La Boétie utilise plusieurs exemples pour illustrer le poids de la coutume dans l'acceptation de cet état. Il compare les hommes asservis à des « braves courtauds » qui mordent leur frein puis s'en jouent : l'habitude fait accepter progressivement la situation, même à ceux qui y résistaient au départ. Il évoque également l'histoire des deux chiens de Lycurgue afin de montrer l'influence déterminante de l'éducation. L'exemple des Spartiates qui préfèrent mourir plutôt que perdre leur liberté, à la différence des Perses qui, habitués à la servitude, ne peuvent même pas la regretter, renforce l'argumentation, tout comme la mention de Caton d'Utique, qui fut élevé dans la Rome libre et ne toléra jamais la tyrannie de Sylla. On trouve aussi l'exemple des peuples du Nord privés de soleil qui s'y seraient habitués au point de ne plus désirer la lumière. Cet exemple prouve qu'une servitude prolongée peut faire oublier jusqu'au désir de liberté [Q8]. Pour repérer les phrases clés qui jalonnent l'argumentation, on peut se fonder sur les connecteurs logiques : « Cherchons **cependant** à découvrir – s'il est possible – comment s'est enracinée si profondément cette opiniâtre volonté de servir, qui ferait croire que, en effet, l'amour même de la liberté n'est pas si naturel » ; « **Mais en vérité,** est-ce bien la peine de discuter pour savoir si la liberté est naturelle puisque nul être, sans qu'il en ressente un tort grave, ne peut être retenu en servitude et que rien au monde n'est plus contraire à la nature (pleine de raison) que l'injustice ? » ; « **Ainsi donc**, **puisque** tout être qui a le sentiment de son existence sent le malheur de la sujétion et recherche la liberté » ; « **Ainsi**, les hommes qui naissent sous le joug, nourris et élevés dans le servage sans regarder plus avant, se contentent de vivre comme ils sont nés » ; « Disons **donc** que, si toutes les choses auxquelles l'homme se fait et se façonne lui deviennent naturelles, cependant, seul reste dans sa nature l'homme qui ne s'habitue qu'aux choses simples et non altérées. Ainsi, la première raison de la servitude volontaire, c'est l'habitude ». La Boétie démontre d'abord que la liberté est naturelle avant d'expliquer que l'abandon de cet état par le sujet ne peut être qu'involontaire puis que la liberté n'est jamais perdue de façon brutale mais progressivement, par le biais de l'habitude ou parce qu'elle n'a pas été questionnée [Q9]. Des indices soulignent l'enthousiasme de La Boétie à

défendre la liberté : l'emploi des exclamations et des interjections (« Vive la liberté ! », p. 33), l'utilisation de superlatifs et d'un réseau lexical élogieux (« Ceux-là, ayant l'entendement net et l'esprit clairvoyant », p. 44), le recours à des personnages historiques ayant valeur de symboles (« Ainsi, Harmodius, Aristogiton, Thrasybule, Brutus l'Ancien, Valérius et Dion, qui conçurent un si vertueux projet, l'exécutèrent heureusement », p. 45). La Boétie rappelle le plaisir qu'il a à les évoquer : « J'éprouve un certain plaisir à rappeler ici un mot des favoris de Xerxès, le grand roi de Perse, au sujet des Spartiates » (p. 39) **[Q10]**.

DEVOIRS

Les élèves prépareront les questions guidant l'explication linéaire « La clairvoyance qu'exige la liberté », p. 115-117, ainsi que la lecture expressive du texte, en s'aidant des conseils formulés dans le dossier à la suite des analyses de texte.

La clairvoyance qu'exige la liberté

Séance 5
2 h

SUPPORTS	OBJECTIFS	ACTIVITÉS
– *Discours de la servitude volontaire*, sections 4 à 6, p. 30-46 – « L'atelier de lecture », deuxième parcours dans l'œuvre (« Disposition naturelle à la liberté et poids de l'habitude ») : « Explication linéaire » et « Bilan et prolongement » (question 2), p. 115-117	– Approfondir sa connaissance de l'œuvre (notamment de sa progression) – S'entraîner à l'analyse linéaire	– Explication linéaire – Question de grammaire – Prolongement : comparaison de ces sections (4 à 6) avec les précédentes (1 à 3)

En guise d'introduction de séance, le professeur pourra demander à plusieurs élèves de lire à haute voix le texte support de l'analyse (de « Ils disent qu'ils ont toujours été sujets » jusqu'à « par où l'on pût voir ses plus secrètes pensées », l. 574-609, p. 43-45) afin de travailler la lecture expressive. Il sera intéressant de reproduire cet exercice à la fin de l'étude linéaire, une fois le texte mieux maîtrisé par les élèves. L'étude du texte, quant à elle, prendra appui sur les questions du dossier, p. 115-117.

EXPLICATION LINÉAIRE : LA CLAIRVOYANCE QU'EXIGE LA LIBERTÉ

Vers l'introduction

Le pronom personnel sujet « ils » utilisé dans le premier paragraphe est anaphorique. Il renvoie aux hommes auxquels le développement précédent fait référence : ceux qui, assujettis par habitude, se soumettent volontairement à la tyrannie **[Q1]**. Ces derniers se distinguent de « Ceux-là » (troisième paragraphe) : les hommes qui, « mieux inspirés que les autres, sentent le poids du joug et ne peuvent s'empêcher de le secouer ». La Boétie oppose deux attitudes face à la servitude : l'avilissement passif pour les uns et la résistance active, éclairée et digne, pour les autres, qui luttent pour la liberté **[Q2]**. Cet extrait multiplie les exemples : La Boétie interroge la nature humaine en convoquant des comportements différents. En pédagogue, il incarne la soumission et la résistance dans des « types » humains, afin de mieux définir et expliquer les réactions des hommes confrontés au tyran **[Q3]**. Le temps qui domine dans l'extrait est le présent. Il sert à actualiser le propos de La Boétie et à accroître l'efficacité de son discours. Dans l'extrait, il a surtout valeur de vérité générale, en soulignant le caractère intemporel des observations sur la nature humaine **[Q4]**. On pourra étudier successivement : les différences de réaction des hommes face au joug (l. 574-586), puis l'éloge de « l'esprit clairvoyant » (l. 587-596), avant de s'intéresser à la place du savoir dans la résistance à la tyrannie (l. 597-609). Notre projet de lecture pourra être formulé de la manière suivante : en opposant servitude volontaire et éloge de la clairvoyance, comment La Boétie engage-t-il les hommes à grossir les rangs des « fidèles à la liberté » **[Q5]** ?

Ceux qui sont sous le joug (du début à « en toute occasion », l. 574-586)

Les deux premières phrases sont articulées autour de verbes de parole/pensée introduisant du discours indirect. La Boétie décrit les « sujets » en faisant entendre leurs propos (« ils disent ») avant de traduire leurs

pensées (ils « pensent », « se [...] persuadent » et « consolident »). On remarque combien la fiction s'insère dans leurs esprits. Ces verbes en introduisent d'autres, qui expriment la soumission (« été sujets », « endurer le mors ») et s'opposent au verbe d'action « tyranniser ». Les sujets ainsi décrits semblent passifs et naïfs [Q6]. La deuxième phrase s'appuie sur un rythme ternaire, qui met en valeur la gradation (« pensent », « se [...] persuadent » et « consolident ») [Q7]. Introduites par l'adversatif « Mais », les deux interrogatives directes qui suivent sont rhétoriques : elles servent à formuler avec plus de puissance la thèse de l'auteur. La Boétie use d'un procédé digne des plaidoiries judiciaires, renforçant le caractère moral de son propos. Il invite son destinataire à s'interroger et à réfléchir avec lui [Q8]. L'anaphore de « qui » permet d'introduire quatre actions (« sentent le poids du joug », « ne peuvent s'empêcher de le secouer », « n'ont garde d'oublier leurs droits naturels » et « s'empressent de les revendiquer »). Ainsi énumérés, les verbes s'opposent à ceux qui précèdent (question 6) [Q9]. Les hommes éclairés sont dans l'action alors que les hommes soumis sont passifs. Les deux portraits « en action » sont antithétiques puisque la passivité diffère radicalement de la résistance [Q10]. La référence à Ulysse illustre la nostalgie et la persévérance et constitue un exemple connu de tous. En comparant la quête du retour de la liberté à l'odyssée du célèbre héros cherchant à rentrer chez lui, La Boétie non seulement loue les qualités de ceux qui combattent l'adversité mais aussi fait l'éloge d'un retour à un ordre précédent (la nature en l'occurrence) [Q11].

Les clairvoyants (de « Ceux-là, ayant l'entendement net » à « pour si bien qu'on l'accoutrât », l. 587-596)

Les termes mélioratifs (« esprit clairvoyant », « entendement net », « esprit droit », « rectifié par l'étude et le savoir ») font référence aux hommes éclairés qui refusent la servitude ; les termes péjoratifs (« ignorants encroûtés », « servitude », « séduire », « accoutrât ») se rapportent aux hommes assujettis, incapables de défendre leur liberté [Q12]. La Boétie insiste sur le sens de la vue (« clairvoyant », « voir », « séduire », « accoutrât ») : la résistance à la tyrannie tient à la capacité à éviter les leurres et à voir clair dans le jeu du tyran [Q13]. L'opposition entre ceux qui acceptent la tyrannie et ceux qui la combattent se poursuit, mais on note une disproportion de traitement : dans ce paragraphe, ce sont les clairvoyants qui occupent la plus grande part et qui reçoivent les compliments de l'auteur [Q14]. Le système hypothétique (« Ceux-là, si la liberté était entièrement perdue et bannie de ce monde, l'y ramèneraient ») permet un éloge puissant des résistants et de leur capacité à rester défenseurs de la liberté, même si le combat semble joué d'avance [Q15].

Le savoir, obstacle à la tyrannie (de « Le grand Turc » à la fin de l'extrait, l. 597-609)

En plus d'apporter un décentrement géographique (de l'Occident vers l'Orient), qui engage la réflexion de La Boétie dans la voie de la généralisation, l'exemple du grand Turc, amorcé par l'article défini, est destiné à faire autorité, présenté comme une référence commune au destinataire et à l'auteur. Le grand Turc veut éradiquer le savoir en supprimant les érudits, il empêche ainsi la résistance. Il conforte l'idée de La Boétie selon laquelle l'ignorance est à la source de la servitude volontaire [Q16]. Le singulier (« le grand Turc », « la tyrannie », « il ») met l'accent sur l'exemplarité du tyran (il est représentatif des gouvernants de son genre) tout en signifiant qu'il n'est qu'un. Sa solitude contraste avec le pluriel désignant la masse de ses sujets [Q17]. Selon La Boétie, il suffirait que les savants « s'entend[ent] » pour contrer le tyran. Ce dernier s'assure l'ascendant en les maintenant dans l'isolement. Incapables de s'unir, le « zèle » qu'ils portent à la liberté reste « sans effet » [Q18]. L'évocation de Momus, qui regrette que les pensées des hommes ne soient pas toujours transparentes et partagées, rejoint l'idée que l'homme seul ne peut rien. La sagesse sans partage est vaine [Q19].

Vers la conclusion

En leur présentant le contraste entre ceux qui acceptent le joug et ceux qui se battent pour la liberté, La Boétie tend un miroir aux hommes. Il les invite à voir leur vraie nature. En ce sens, le discours est un appel à leur éveil, à la prise de conscience collective de leurs droits et de leur dignité [Q20]. Lorsqu'elle utilise l'expression « la tête bien faite », au lieu de « l'esprit droit », la traduction de Bonnefon fait référence à une expression bien connue, que l'on retrouve dans les *Essais* de Montaigne (« De l'éducation des enfants »). Alors que « la tête bien faite » insiste sur l'intelligence

d'un esprit bien organisé, l'« esprit droit » met l'accent sur la finalité morale de la réflexion [Q21].

Question de grammaire : l'interro-négation

On relève la dernière phrase du premier paragraphe : « Et l'injure prolongée n'est-elle pas une plus grande injure ? » Cette phrase est du type interrogatif. L'interrogation est directe, ce que signalent la ponctuation (le point d'interrogation) et l'inversion verbe-sujet (« n'est-elle »). Elle est combinée à une négation explicite. Il s'agit d'une négation syntaxique, formée de deux éléments encadrant le verbe : un adverbe discordantiel « ne » puis le forclusif « pas ». La négation est totale car elle porte sur l'ensemble du procès de la phrase « être une plus grande injure ». L'interro-négation est une façon de demander une confirmation à l'interlocuteur. Ici, par son ton accusateur, plus qu'elle ne questionne, elle entre dans le cadre de l'argumentation et fait partie des outils de persuasion.

BILAN ET PROLONGEMENT

En guise de bilan, le professeur pourra proposer aux élèves de relire et de comparer les deux premiers mouvements du discours (sections 1 à 3 et 4 à 6), notamment sur l'importance donnée à la notion de liberté. Les élèves pourront ainsi répondre à la question 2 (« Bilan et prolongement », p. 117) et souligner que si, dans la première partie du *Discours*, la liberté était abordée comme une force naturelle inhérente à l'homme (parfois aliénée par la coutume), un bien « naturel et doux », elle est aussi une question de désir (deuxième partie du *Discours*), qui ne peut devenir réalité qu'à la condition de ne pas agir seul. Ce second mouvement met en exergue la fragilité de cette noble vertu qu'est la liberté, qui nécessite d'être transmise, inculquée et défendue. La liberté est comme un précieux trésor volatil : il est important de la protéger afin de la conserver.

DEVOIRS

Le professeur pourra lancer la lecture cursive de *La Controverse de Valladolid* de Jean-Claude Carrière en demandant aux élèves de lire la pièce, puis de répondre aux questions « L'œuvre en regard » qui lui sont consacrées dans les deux premiers mouvements (p. 113 et p. 117).

Défendre et entretenir la liberté dans les arts et à travers les siècles

Séance 6
1 h 30

SUPPORTS	OBJECTIFS	ACTIVITÉS
– « Résonances et rebonds » : groupement de textes (« Défendre et entretenir la liberté, du XVI^e^ siècle à nos jours »), p. 130-148 – « Défendre les libertés, éveiller les consciences » : cahier photos, p. IV-VI	– Lire des textes issus d'autres genres et siècles en lien avec la thématique du parcours associé – S'interroger sur les moyens de l'art pour défendre la liberté (dénonciation, éloge, ostentation) – Développer sa capacité à argumenter – Préparer l'oral de l'AEF	– Exposés – Lecture expressive – Lecture cursive – Lecture d'images

Cette séance sera consacrée à des exposés d'élèves repris par le professeur. Les exposés concerneront ou bien les dix textes du groupement (p. 130-148), ou bien les images reproduites dans la section « Défendre les libertés, éveiller les consciences » du cahier photos. Les élèves pourront s'appuyer sur les questions qui les accompagnent dans l'édition. Plusieurs possibilités s'offrent au professeur :

– Proposer aux élèves de choisir un texte ou une image et, après une lecture à haute voix (texte) ou une description (image), de présenter ce document à leurs camarades en indiquant dans quelle mesure il entre en résonance avec le discours de La Boétie.

– Demander aux élèves de sélectionner un texte parmi les dix du groupement, les inviter à le présenter à l'oral et à lui associer une image, en justifiant leur choix (texte) et en expliquant les raisons du rapprochement opéré avec le support iconographique retenu.

Cette séance sera l'occasion de travailler l'oral, de se préparer à la lecture expressive et, à l'échelle d'un seul texte ou d'une seule image, de s'exercer à argumenter en vue de la seconde partie de l'oral (présentation d'une œuvre choisie et entretien avec l'examinateur ou l'examinatrice).

DEVOIRS

Pour la séance suivante, les élèves répondront aux questions de l'« Étude d'ensemble » du troisième parcours dans l'œuvre, p. 118-119.

Les techniques de domination

Séance 7
2 h

SUPPORTS	OBJECTIFS	ACTIVITÉS
– *Discours de la servitude volontaire*, sections 7 et 8, p. 46-59 – « L'atelier de lecture », troisième parcours dans l'œuvre (« Les techniques de domination ») : « Entrée dans le texte par la recherche lexicale », « Étude d'ensemble » et « Explication linéaire », p. 118-121	– Replacer le texte dans le contexte de l'érudition humaniste – Repérer des effets de construction du *Discours* – Cerner l'audace de La Boétie	– Étude d'ensemble – Explication linéaire – Question de grammaire

Les réponses aux questions, traitées à la maison, de l'« Étude d'ensemble » du troisième parcours dans l'œuvre pourront faire l'objet d'un échange et d'un approfondissement à l'oral afin de mettre en exergue les spécificités d'écriture de La Boétie. On étudiera ensuite précisément un extrait de cette partie du texte (de « Mais ils ne font guère mieux ceux d'aujourd'hui » jusqu'à « que lorsqu'ils s'en moquaient le plus », l. 797-828, p. 53-54) à l'aide des questions qui s'y rapportent dans le dossier de l'édition, p. 118-121.

ENTRÉE DANS LE TEXTE PAR LA RECHERCHE LEXICALE

La domination correspond à l'exercice du pouvoir ou de l'autorité sur quelqu'un. Le mot vient du latin *dominatio*, formé sur *dominus* (le « maître », le « seigneur »). Parmi les synonymes, on peut proposer : autorité, contrôle, pouvoir, souveraineté, suprématie ou hégémonie. Dans les sections 7 et 8, La Boétie entend examiner les « techniques de domination », ce qui signifie qu'il existe un arsenal d'outils favorisant l'exercice de la tyrannie.

ÉTUDE D'ENSEMBLE

Un texte humaniste

Les exemples utilisés par La Boétie sont variés et nombreux, mais ils correspondent à l'époque à laquelle il vit et à l'éducation qu'il a reçue. En effet, le milieu dans lequel La Boétie évolue est caractéristique de l'humanisme érudit de la Renaissance française. Les lettres et la lecture, en particulier des textes anciens, y jouent un grand rôle. L'auteur recourt à des références à l'histoire grecque (il mentionne Cyrus, qui « établit des maisons de débauches et de prostitution », p. 49, et « l'historien Xénophon », p. 47) ou à l'histoire romaine (il évoque « Ce fameux peuple romain [...] sur le point [de] porter le deuil » à la mort de Néron et cite Cornélius Tacite, p. 52). Les exemples qu'il emploie sont littéraires (Térence ou les poètes de la Pléiade, p. 48) ou religieux (quand La Boétie mentionne Salmonée, ou Érisicthone, non sans confusion – voir la note 11, p. 58) **[Q1]**. L'exemple de Xénophon (p. 47) est non seulement mis en valeur par la répétition du superlatif (« l'un des plus dignes et des plus estimés parmi les Grecs ») mais aussi par les connotations positives dont La Boétie affuble son livre (« plein de bonnes et graves remontrances, qui, selon [lui], ont aussi une grâce infinie ») **[Q2]**. Au début de cette partie, il est même question d'Hippocrate, le père de la médecine, qui a remarqué que sous la tyrannie les hommes devenaient lâches, dans l'un de ses livres intitulé *Des maladies*. Cette référence sert à souligner que la tyrannie affecte négativement le courage et la virilité des hommes, les rendant serviles et faibles **[Q3]**.

Une construction par retours et variations

Avant cette partie du *Discours*, de nombreux thèmes ont déjà été évoqués (la lâcheté des hommes, l'abrutissement du peuple, la manipulation du tyran) ; La Boétie les reprend avec des variations. Son argumentation enfle à mesure que la pensée progresse, les idées s'étoffent et se nourrissent de nouveaux arguments et exemples **[Q4]**. Ainsi, il introduit ici l'idée que la servitude est comme une maladie pour le peuple et compare le phénomène à une effémination. En étudiant la manière dont le tyran façonne le peuple à sa guise, notamment en l'abêtissant, La Boétie remarque qu'il

le corrompt par les plaisirs, la débauche et le divertissement, l'éloignant ainsi du domaine sérieux qu'est le politique [Q5].

Un discours audacieux

En évoquant les « théâtres, les jeux, les farces » et les autres spectacles offerts au peuple pour l'endormir dans la servitude, La Boétie met l'accent sur l'importance du plaisir comme moteur politique. À cet égard, le divertissement constitue un premier vecteur d'aliénation. Plus loin, il pointe du doigt la superstition (l'orteil de Pyrrhus qui guérit, Vespasien qui redresse les boiteux), qui joue sur la crédulité et la peur, deux autres facteurs d'aliénation [Q6]. La Boétie prend soin d'utiliser les temps du passé, pour évoquer les tyrans d'antan, et le présent, pour ceux qui lui sont contemporains. La proposition relative périphrastique désignant ces derniers (« ceux d'aujourd'hui, qui avant de commettre leurs crimes, même les plus révoltants les font toujours précéder de quelques jolis discours sur le bien général, l'ordre public et le soulagement des malheureux », p. 53), grâce à ses antithèses, en révèle la dualité et l'hypocrisie [Q7]. La référence à Ronsard (notamment à *La Franciade*, voir note 8, p. 58) et aux auteurs de la Pléiade constitue une digression. Elle permet d'ancrer le *Discours* dans un contexte littéraire qui valorise la culture française, prônant son émancipation par rapport aux lettres latines et grecques. Mais elle place surtout la poésie du côté du mensonge : ses belles fables peuvent alors autant se nourrir des « contes » élaborés par les tyrans que constituer des obstacles à leur pouvoir, en racontant des vérités sous le voile de l'illusion. Enfin, c'est probablement aussi pour La Boétie, qui fréquenta des écrivains lorsqu'il étudiait à Orléans, un clin d'œil à une production lettrée contemporaine [Q8]. La Boétie va « à sauts et gambades », comme Montaigne. Sa pensée l'éloigne parfois du fil directeur de son argumentation, sans pour autant que le sujet de la servitude ne disparaisse. Dans le *Discours*, même lorsque l'auteur digresse sur des exemples ou anecdotes, alors qu'il envisageait d'éclairer la raison de la servitude volontaire, il n'est jamais question que de « rois » et de « tyrans » [Q9].

EXPLICATION LINÉAIRE : LA PERFIDIE UNIVERSELLE DU TYRAN

Vers l'introduction

Dans l'extrait, La Boétie critique d'abord les méthodes des tyrans pour manipuler et asservir le peuple avant d'attaquer la crédulité et l'ignorance de ce dernier [Q1]. Le texte est argumentatif. L'auteur commence par l'adversatif « Mais », afin d'introduire une idée qui s'oppose à la précédente, et poursuit avec « Eh bien », pour préciser son propos, avant de conclure le deuxième paragraphe par « Ainsi ». Le troisième contient la conjonction de coordination « Et » afin de relier deux idées situées sur le même plan. Dans le dernier paragraphe, la conclusion est introduite par un « Aussi » conclusif. On sent la volonté de La Boétie de procéder par étapes, en proposant des conclusions progressives [Q2]. On pourra s'interroger sur la manière dont La Boétie discrédite non seulement le tyran mais aussi celui qui le fait tyran [Q3].

Blâmer les tyrans d'aujourd'hui (du début à « leur impudence », l. 797-804)

« Ceux d'aujourd'hui » est une périphrase. Elle désigne les tyrans contemporains de La Boétie. « Ceux » est un pronom démonstratif anaphorique : il fait référence à un élément évoqué plus haut dans le texte. En effet, il constitue un contrepoint à ceux d'antan. Le texte cherche à actualiser le propos mais sans nommer directement les souverains en question [Q4]. Caractérisée par sa longueur et sa structure complexe, la première phrase constitue une période. La proposition principale (« Mais ils ne font guère mieux ceux d'aujourd'hui ») est progressivement amplifiée par une proposition subordonnée relative (« qui avant de commettre leurs crimes, même les plus révoltants, les font toujours précéder de quelques jolis discours »), elle-même expansée par un groupe prépositionnel en rythme ternaire (« sur le bien général, l'ordre public et le soulagement des malheureux »). Les rythmes ternaires sont enchâssés et l'amplification appuie l'argumentation [Q5]. Dans le début de l'extrait, les pronoms personnels dominants sont ceux de la troisième personne du pluriel (« eux », « ils »), puisque La Boétie relate les faits et gestes des tyrans, mais le « vous » (« vous connaissez fort bien ») interpelle le lecteur contemporain afin de nouer une complicité avec lui [Q6]. L'interjection « eh bien » confirme cette recherche de connivence, en donnant au discours l'apparence d'une conversation [Q7].

L'exemple des rois d'Assyrie (de « Les rois d'Assyrie » à « un être que personne n'avait vu », l. 805-814)

Dans cette première phrase du deuxième mouvement, l'imparfait à valeur itérative (« ne paraissaient en public ») permet de relater

les habitudes des souverains d'Assyrie et d'Iran. Ancrée dans leur culture, la coutume de ne pas se montrer permet de laisser au peuple le loisir d'imaginer. Le présent employé dans la périphrase « les gens qui se montent l'imagination » a valeur de description ; il contraste avec le passé composé « les choses qu'ils n'ont point encore vues », afin d'accentuer l'opposition entre la réalité des faits et la fiction imaginée [Q8]. Ces personnages issus de cultures lointaines et anciennes sont auréolés de mystère, mais La Boétie dévoile la supercherie. Il révèle l'écart entre la « rêverie », liée à l'ignorance (« elles ignoraient quel était leur maître »), et les « choses […] vues ». L'argumentation suggère le pouvoir de la fiction et de l'imagination dans l'asservissement volontaire. Le danger tant redouté n'existe peut-être pas [Q9]. En plus de l'hypocrisie des tyrans, La Boétie condamne l'imagination des hommes en soulignant le paradoxe auquel elle mène : voilà le peuple « sous l'empire de ces rois mystérieux », « dans la crainte d'un être que personne n'avait vu ». Pire : il suggère que ce paradoxe augmente la servitude, comme en témoigne la gradation qu'il emploie (« Ainsi, tant de nations qui furent assez longtemps sous l'empire de ces rois mystérieux s'habituèrent à les servir et les servaient d'autant plus volontiers qu'elles ignoraient quel était leur maître, ou même si elles en avaient un, de telle sorte qu'elles vivaient ainsi dans la crainte d'un être que personne n'avait vu »). Non seulement les hommes se soumettent par ignorance – car le mystère rend le tyran plus effrayant encore – mais ils en viennent à s'adonner au culte absurde d'un maître invisible. C'est là la force de manipulation de la tyrannie [Q10].

L'exemple des rois égyptiens (de « Les premiers rois d'Égypte » à « n'auraient dû que s'en moquer et en rire », l. 815-820)

En convoquant l'exemple de l'Égypte ancienne, La Boétie poursuit son tour culturel du bassin méditerranéen. Il remonte le temps jusqu'aux « premiers » rois d'Égypte, ce qui donne de l'autorité et du poids à sa démonstration [Q11]. La Boétie s'appuie sur un exemple concret qu'il décrit précisément afin d'en tirer des conclusions. Les deux premières phrases, à l'imparfait d'habitude (valeur itérative), font état des usages des rois égyptiens. S'ensuit une phrase non verbale en guise d'explication (« Et cela pour inspirer »), relevant du registre didactique. La phrase suivante émet un jugement au présent d'énonciation (« C'est vraiment pitoyable »). L'imparfait prend le relais pour rappeler les méfaits des tyrans (« faisaient », « se servaient », « n'avaient qu'à tendre un piège »), avant que la dernière phrase joue un rôle de conclusion, avec un passé composé qui, soutenu par l'adverbe « jamais », possède une valeur de vérité générale (« Aussi n'ont-ils jamais eu plus de facilité à la tromper […] que lorsqu'ils s'en moquaient le plus »). On notera que la répétition de « plus » (comparatif et superlatif) rend compte de l'excès d'immoralité des tyrans [Q12].

La synthèse de l'argumentation (de « C'est vraiment pitoyable » à la fin de l'extrait, l. 821-828)

Finalement, le portrait du tyran brossé par La Boétie est celui d'un chef de pacotille, immoral, risible et fourbe, dont le pouvoir n'a pour fondement que l'imbécillité de ses sujets. La tromperie ne fonctionne que parce que le peuple est crédule. L'auteur insiste sur la facilité avec laquelle le tyran peut manœuvrer [Q13]. Le cynisme de La Boétie naît de son absence d'empathie à l'égard du peuple : la morale des tyrans est critiquable, mais elle l'est autant que l'attitude d'un peuple incapable d'ouvrir les yeux sur sa condition. Ce que fustige La Boétie, c'est l'inertie du peuple qui refuse l'action, alors que le tyran, lui, agit. Par ailleurs, le mépris que l'auteur éprouve pour les tyrans est manifeste : leur tyrannie n'a rien de grand, elle se « moque », « piège » et s'appuie sur de « petits moyens ». Ces tyrans n'existent que parce que le peuple est crédule, « stupide » ou « avili ». Le tyran est un personnage manipulateur et fourbe qui ne cherche qu'à asseoir son pouvoir de domination [Q14].

Vers la conclusion

La phrase qui suit l'extrait est une interrogative : « Que dirai-je d'une autre sornette que les peuples anciens prirent pour une vérité avérée ? » Elle annonce un exemple supplémentaire (et l'on devine que la liste est longue). Fondée sur l'opposition entre « sornette » (dont la légèreté est exprimée par le suffixe diminutif) et « vérité avérée » (hyperbole reposant sur la redondance du polyptote), cette question produit un effet de suspense, indiquant une gradation dans l'argumentation : l'exemple de crédulité qui va suivre sera encore plus étonnant [Q15].

Question de grammaire : la négation

Dans l'avant-dernière phrase de l'extrait, nous relevons d'abord la négation opérée par les adverbes « ne… qu' » dans la proposition « ils **n'**avaient **qu'**à tendre un piège ». Constituée d'un système corrélatif de deux éléments encadrant le verbe, il s'agit d'une négation restrictive. Dans la phrase suivante, nous relevons deux négations partielles (« Aussi **n'**ont-ils **jamais** eu plus de facilité à la tromper et **ne** l'ont-ils **jamais** mieux asservie ») : ces deux négations syntaxiques sont composées de l'adverbe discordantiel « ne » et de l'adverbe forclusif « jamais ». Elles encadrent le verbe. Notons que l'inversion verbe-sujet est réclamée par l'adverbe initial « Aussi ».

DEVOIRS

Les élèves préparent les questions de l'explication linéaire « L'asservissement vu comme un système », p. 123-124. Ils peuvent aussi relire les sections 9 à 11 du *Discours* et vérifier qu'ils sont capables de répondre aux questions de l'étude d'ensemble, p. 122-123. Celle-ci sera corrigée lors de la séance 9.

L'asservissement vu comme un système

Séance 8
1 h

SUPPORTS	OBJECTIFS	ACTIVITÉS
– *Discours de la servitude volontaire*, l. 957-989, p. 61-62 – « L'atelier de lecture », quatrième parcours dans l'œuvre (« Les mécanismes et les soutiens de la tyrannie ») : « Explication linéaire », p. 122-123	– Améliorer sa connaissance de l'œuvre – Repérer les caractéristiques littéraires de l'écriture de La Boétie	– Explication linéaire – Question de grammaire

L'analyse linéaire de cette séance porte sur la dernière partie du *Discours*, de « En somme, par les gains et parts de gains que l'on fait avec les tyrans » jusqu'à « il se fait des coins de bois même », l. 957-989, p. 61-62, et prend appui sur les questions du dossier de l'édition, p. 122-123.

EXPLICATION LINÉAIRE : L'ASSERVISSEMENT VU COMME UN SYSTÈME

Vers l'introduction

Trois des quatre paragraphes commencent par un mot de liaison (« En somme » pour le premier, « Ainsi » pour les suivants) qui annonce une synthèse, un développement conclusif. Dans cet extrait, La Boétie cherche à tirer des conclusions de ce qui précède (la fameuse pyramide qui fonde la tyrannie) [Q1]. Le premier paragraphe pourrait s'intituler « La tyrannie contagieuse », les deuxième et troisième « La comparaison avec les pirates » et le dernier « La responsabilité du peuple dans l'asservissement » [Q2]. L'étude pourra s'intéresser à la manière dont La Boétie multiplie les images pour dénoncer la responsabilité des citoyens dans leur servitude [Q3].

La tyrannie contagieuse (du début à « autant de petits tyranneaux », l. 957-970)

Le champ lexical dominant de la première phrase est celui du profit. On relève « gains », « parts de gains », « profitable » et « utile ». Si ces deux derniers termes semblent synonymes, « profitable » sous-entend que le profit est gagné même dans la passivité, quand le second (« utile ») implique une action de la part du sujet [Q4]. Dans la première phrase, le pronom indéfini « on » et la tournure impersonnelle « il se trouve » engagent le propos de La Boétie dans la voie de la généralisation. Didactique, l'auteur entend faire part de ses conclusions à son lecteur-auditeur [Q5]. Dans le premier paragraphe, La Boétie utilise plusieurs images qui s'appuient sur l'opposition entre le singulier et le pluriel. Qu'il s'agisse de la comparaison médicale ou de la référence aux « tyranneaux » qui s'amoncellent autour du « roi », la tyrannie est présentée comme contagieuse, partant d'un seul homme et ayant tendance à se démultiplier. Cette idée rejoint le développement qui précède l'extrait [Q6]. La Boétie accumule le lexique péjoratif pour décrire les courtisans (« la lie », « friponneaux », « faquins », « perdus de réputation », « avarice », « tyranneaux »). Il crée une hiérarchie dans l'immoralité et s'amuse avec les suffixes. L'épanorthose met en scène cette gradation (« je ne dis pas un tas de petits friponneaux »), résolue plus loin dans « autant de petits tyranneaux », et produit des effets sonores amusants autant qu'elle cingle la figure du courtisan qui participe à l'avènement du tyran [Q7]. L'intervention de la première personne, en commentaire métadiscursif (« je ne dis pas »), signale l'implication de l'auteur dans sa démonstration [Q8].

Le monde des pirates (de « Ainsi sont les grands voleurs » à « qu'elles avaient recélés ? », l. 971-985)

Les verbes associés à la piraterie rejoignent le domaine guerrier : « pourchassent », « en embuscade », « au guet », « massacrent », « dépouillent ». Cette image trahit la volonté des courtisans d'aider le tyran à asseoir son pouvoir. Il n'agit pas seul mais bien entouré de toute une pyramide hiérarchique qui le maintient à sa place **[Q9]**. La première phrase du deuxième paragraphe est construite sur une gradation de trois segments, eux-mêmes structurés en symétrie. La triple répétition de la structure « les uns [...] les autres » permet à l'auteur de mettre en scène la gradation de la violence (jusqu'au massacre et au dépouillement), alors que le rythme binaire à l'intérieur de chaque segment indique que tous les pirates font corps et agissent de concert **[Q10]**. En filigrane, La Boétie fait l'éloge de l'organisation solidaire des pirates, que mettent en valeur les concessives « bien qu'il y ait entre eux des rangs et des prééminences » et « [bien] que les uns ne soient que les valets et les autres les chefs de la bande ». Quelle que soit la différence de place que les pirates occupent dans leur société, « à la fin, il n'y en a pas un qui ne profite » **[Q11]**. Le troisième paragraphe se clôt sur une phrase interro-négative (« Ne dit-on pas [...] ») qui accumule les hyperboles. Sa structure argumentative met en exergue l'amplification du propos (« non seulement », « mais en outre »). C'est l'occasion pour La Boétie de rappeler un épisode historique qui forme un argument d'autorité supplémentaire **[Q12]**.

Les sujets s'avilissent eux-mêmes (de « C'est ainsi que le tyran asservit ses sujets » à la fin de l'extrait, l. 986-989)

La Boétie met en valeur sa conclusion par une phrase clivée : « C'est ainsi que le tyran asservit les sujets les uns par les autres. » Il s'agit d'un procédé emphatique qui consiste à extraire un élément et à le mettre en valeur grâce à la tournure présentative et à la subordonnée qui suit **[Q13]**. L'expression « ceux desquels il devrait se garder, s'ils n'étaient avilis » est une périphrase qui désigne le peuple et souligne le paradoxe entre sa puissance et sa soumission **[Q14]**. La dernière image est saisissante : par l'analogie du bois coupé, La Boétie puise dans le quotidien pour appuyer son propos. Ce faisant, il frappe l'imaginaire du lecteur **[Q15]**.

Vers la conclusion

En démontrant que les hommes coopèrent à leur propre servitude, cet extrait invite le lecteur à faire preuve de lucidité sur la nature humaine. Le tyran construit un réseau (hiérarchisé) qui pousse les petits tyrans à obéir à ceux qui sont au-dessus d'eux. La question du profit est primordiale car les tyranneaux espèrent acquérir quelque chose **[Q16]**.

Question de grammaire : les propositions subordonnées

Dans la phrase « Il est gardé par ceux desquels il devrait se garder, s'ils n'étaient avilis », on relève deux propositions subordonnées. La première (« ceux desquels il devrait se garder ») est une proposition subordonnée relative périphrastique. Elle est substantive et prend donc une fonction nominale (en l'occurrence, elle est complément d'agent du verbe « est gardé », à la voix passive). La seconde (« s'ils n'étaient avilis ») est une proposition subordonnée circonstancielle (elle est déplaçable et effaçable) ; elle est complément circonstanciel de condition.

DEVOIRS

On proposera aux élèves de s'appuyer sur les conseils prodigués pour s'entraîner à la lecture à haute voix des extraits de la séquence qui ont fait l'objet d'une lecture linéaire (p. 112, 117, 121 et 124). Il sera possible de donner un exposé sur *Le Prince* de Machiavel, à partir de la question « Entrée dans le texte par la documentation », p. 122.

Les mécanismes et les soutiens de la tyrannie

Séance 9
1 h 30

SUPPORTS	OBJECTIFS	ACTIVITÉS
– *Discours de la servitude volontaire*, sections 9 à 11, p. 59-71 – « L'atelier de lecture », quatrième parcours dans l'œuvre (« Les mécanismes et les soutiens de la tyrannie ») : « Étude d'ensemble », p. 122-123 – « Représentations du pouvoir à l'époque du *Discours* » et « Un *Discours* qui n'en finit pas de nous parler » : cahier photos, p. VII-VIII	– Approfondir sa connaissance de l'œuvre et de la pensée de l'auteur – Questionner la portée et les procédés didactiques du *Discours*	– Étude d'ensemble – Lecture d'images

L'objectif de cette séance est de faire repérer les procédés par lesquels La Boétie dénonce les mécanismes de la tyrannie. La première partie de la séance prend appui sur la dernière étude d'ensemble du dossier (p. 122-123), avant de laisser place à l'observation des représentations des tyrans dans le cahier photos.

ÉTUDE D'ENSEMBLE

La fin d'un discours

La Boétie dramatise son propos en utilisant des métaphores qu'il relie deux à deux : « J'arrive maintenant à un point qui est, selon moi**, le secret et le ressort** de la domination, **le soutien et le fondement** de toute tyrannie » (p. 59). Le rythme binaire accentue ces images qui annoncent un propos allant à l'encontre de l'erreur commune selon laquelle le tyran serait installé par les armes (« Celui qui penserait que les hallebardes des gardes et l'établissement du guet garantissent les tyrans se tromperait fort », p. 59). Ce faisant, La Boétie ménage du suspense. Il fait de son lecteur un confident, un complice. Ce n'est pas le seul endroit où il procède de cette manière. Déjà au début du *Discours*, il annonçait sa quête en intégrant le lecteur dans son propos par l'utilisation de la première personne du pluriel (« Cherchons cependant à découvrir – s'il est possible – comment s'est enracinée si profondément cette opiniâtre volonté de servir, qui ferait croire que, en effet, l'amour même de la liberté n'est pas si naturel », p. 30) **[Q1]**. La Boétie utilise la métaphore filée pour évoquer la tyrannie. Il compare la tyrannie à une « tumeur » (l. 962) qui se manifeste dans le corps de la société et attire toutes les mauvaises « humeurs » (l. 963) vers elle (désignée comme une « partie véreuse »). Un peu plus loin, La Boétie opère une analogie entre les tyrans et des voleurs ou des corsaires qui pillent et détruisent tout sur leur passage. L'image médicale, qui fait de la société un corps soumis à la malignité d'une tumeur, est nouvelle. En revanche, celle du voleur a déjà été utilisée plus haut (section 3) à travers la description du tyran comme « larron qui vous pille » **[Q2]**. Dans les dernières lignes du *Discours*, le style de La Boétie devient hyperbolique, caractérisé par des expressions exagérées qui visent à renforcer son argumentation contre la tyrannie. Par exemple, il décrit la condition des courtisans (« mignons ») comme « misérable » et « insupportable », soulignant que, tels des « moutons » (l. 1042), ils sont obligés de suivre les moindres gestes du tyran et de sacrifier leur propre vie pour satisfaire ses désirs (« nuit et jour occupé de plaire à un homme », l. 1172). Il présente leur vie comme « un martyre » et un « tourment ». Enfin, il utilise des expressions apocalyptiques pour désigner le sort des tyrans et de leurs complices, indiquant que Dieu leur réserve « un terrible châtiment » au fond de l'enfer **[Q3]**.

La portée didactique du texte

La démonstration politique s'apparente à une démonstration mathématique, au début de la section 9 (« Et qui voudra en suivre la trace verra que non pas six mille, [...] mais cent mille, des millions, tiennent au tyran par cette filière et forment entre eux une chaîne non interrompue qui remonte jusqu'à lui, comme Jupiter qui, chez Homère, se targue, en tirant une pareille chaîne, d'amener à lui tous les dieux »). Ici, la métaphore décrit la structure de pouvoir qui soutient le tyran, en comparant la chaîne de dépendance à une chaîne mathématique qui se prolonge jusqu'au tyran.

Cette analogie permet de visualiser et de comprendre la manière dont le pouvoir se concentre et se maintient [Q4]. Dans la section 11, La Boétie fait usage de nombreuses tournures didactiques qui indiquent qu'il se veut pédagogue jusqu'au bout. Par exemple, il annonce l'illustration de son propos par la formule « on peut en citer quelques-uns » (l. 1072) et il met en scène la réfutation du propos adverse (« Or, si on veut dire que Sénèque, Burrhus et Trazéas n'ont éprouvé ce malheur que pour avoir été trop gens de bien, qu'on cherche hardiment autour de Néron lui-même et on verra que tous ceux qui furent en grâce auprès de lui [...] ne firent pas meilleure fin », p. 66). Il interpelle le lecteur par le biais des questions rhétoriques, ou en utilisant la première personne du pluriel, sans oublier de faire référence à la sagesse populaire avec l'évocation de proverbes ou de fables, comme l'histoire du papillon attiré par la lumière. L'auteur utilise également des citations pour renforcer ses arguments (comme lorsqu'il reprend les mots du tyran : « Ce beau cou sera coupé tout à l'heure, si je l'ordonne », l. 1108-1109). De manière plus générale aussi, il procède par répétitions, et illustre différemment les mêmes idées pour s'assurer de la parfaite compréhension de son propos [Q5]. Les questions rhétoriques sont une partie essentielle de la démarche d'éveil du peuple dans ce texte. Elles incitent le lecteur à réfléchir sur la condition des favoris des tyrans et sur les dangers qu'ils courent en servant ces maîtres cruels. On peut relever (et commenter) : « Est-ce là vivre heureusement ? Est-ce même vivre ? », l. 1024, « Quelle condition est plus misérable que celle de vivre ainsi n'ayant rien à soi et tenant d'un autre son aise, sa liberté, son corps et sa vie ! », l. 1027-1029, et « Quelle peine, quel martyre, est-ce grand Dieu ! Être nuit et jour occupé de plaire à un homme, et néanmoins se méfier de lui plus que de tout autre au monde », l. 1171-1174. Notons que la ponctuation exclamative (à la Renaissance, on parle de « point admiratif ») met l'accent sur l'émotion suscitée par la phrase, qui n'en perd pas son caractère d'interrogation (marquée par l'inversion verbe-sujet) rhétorique [Q6].

La digression finale sur l'amitié

Par essence, le tyran ne peut pas avoir d'amis car la tyrannie est fondée sur la cruauté, la déloyauté et l'injustice, ce qui rend impossible l'amitié véritable. Les tyrans ne peuvent pas aimer ni être aimés car leur pouvoir repose sur la peur et l'oppression. De plus, l'amitié nécessite une certaine égalité et une mutuelle estime. Or, le tyran est au-dessus de tous et n'a pas de pair – ce qui rend impossible l'établissement d'une relation amicale équilibrée – et, en maintenant ses favoris dans la peur et la méfiance, le tyran n'engage aucune relation de confiance. Les exemples historiques sont légion : le texte cite Néron qui a tué sa mère Agrippine et son épouse Poppée. Ils illustrent la cruauté et la déloyauté des tyrans, contraires à l'amitié véritable [Q7]. L'auteur souligne que les favoris du tyran vivent dans une peur constante, devant être attentifs aux moindres gestes et paroles de ce dernier, et que, même ainsi, ils ne sont jamais en sécurité. L'exemple de Sénèque, Burrhus et Trazéas, qui furent tous trois victimes de la cruauté de Néron, l'atteste. La Boétie explique aussi que le tyran finit par détruire ceux qui l'entourent, même s'ils sont ses favoris. Enfin, il rend préférable la condition des esclaves (eux au moins ont la certitude de leur statut) à celle des hommes qui servent le tyran, et rappelle que la postérité condamne les complices de ce dernier. Les écrivains et les historiens noircissent la mémoire et entachent à jamais la réputation de ceux qui l'ont servi [Q8]. Selon Étienne de La Boétie, l'amitié joue un rôle crucial dans la défense et l'entretien de la liberté. L'auteur établit un lien intrinsèque entre amitié et liberté, considérant l'amitié véritable comme un rempart contre la tyrannie. Pour lui, l'amitié authentique, fondée sur l'estime mutuelle et des valeurs morales partagées, ne peut exister qu'entre personnes vertueuses et libres. Cette conception s'oppose diamétralement à la tyrannie, qui repose sur la peur et la hiérarchie. La Boétie souligne que, incapables d'établir de véritables liens d'amitié, les tyrans s'entourent de relations fondées sur l'intérêt plutôt que sur l'affection sincère. Ainsi l'amitié joue-t-elle un rôle crucial dans la préservation de la liberté en favorisant la solidarité entre individus libres, en encourageant le maintien de valeurs morales élevées et en s'opposant naturellement aux principes de l'oppression [Q9].

CAHIER PHOTOS

Le professeur pourra suggérer d'observer toutes les représentations du tyran dans le cahier photos (sections « Représentations du pouvoir à l'époque du *Discours* » et « Un *Discours* qui n'en finit pas de nous parler »). Les élèves seront invités à interroger ces représentations, à les rapprocher ou les opposer. Ces questions pourront lancer la discussion : quelle place occupe le tyran par rapport à ses sujets ? Quels sont ses attributs ? Comment le spectateur comprend-il qu'il s'agit d'un mauvais roi ?

Bilan

Séance 10
2 h

SUPPORTS	OBJECTIFS	ACTIVITÉS
– *Discours de la servitude volontaire*, œuvre intégrale – « L'atelier de lecture » : « Bilan et prolongement », p. 121 et 125 – « L'atelier de lecture » : « Tisser des liens personnels avec le texte », p. 113, 118, 121 et 125 – « L'atelier de lecture », « Synthétiser » : « Défendre et entretenir la liberté », p. 126	– Avoir une vue d'ensemble de l'œuvre et réactiver les notions les plus importantes – S'interroger sur l'actualité du *Discours* – Faire le lien avec la lecture cursive	– Activités d'approfondissement et de synthèse – Travail d'écriture en groupe

Cette séance de synthèse commence par un court temps d'échange prenant appui sur les questions « Bilan et prolongement » des deux dernières parties du *Discours* (p. 121 pour les sections 7 et 8, et p. 125 pour les sections 9 à 11).

Elle pourra ensuite s'adosser aux différentes entrées « Tisser des liens avec le texte » du dossier (p. 113, 118, 121 et 125), afin de proposer une activité par groupes. Répartis en quatre ou huit groupes, les élèves travailleront sur l'un des sujets figurant dans ces entrées, à l'exclusion du débat (p. 118). Une mise en commun fera entendre une lettre à destination de La Boétie sur l'amitié, un réquisitoire contre une habitude de société, une réflexion sur l'érudition de l'auteur, ou un dialogue entre ce dernier et une figure postérieure de tyran. En plus d'apprécier les productions des élèves, l'objectif sera de réfléchir avec eux à des points d'amélioration qu'ils pourront alors finaliser par écrit.

Un dernier moment consistera en une synthèse sur l'œuvre (établie à partir des questions de l'édition, p. 126), qui sera l'occasion d'échanges oraux et d'une restitution écrite dans le carnet de lecture.

Sont corrigées ci-dessous les questions de synthèse. Pour compléter celles qui concernent « l'œuvre en regard » (c'est-à-dire la lecture cursive proposée en lien avec ce texte : *La Controverse de Valladolid*), nous renvoyons au dossier pédagogique qui accompagne la pièce de Jean-Claude Carrière.

SYNTHÉTISER

Défendre et entretenir la liberté en invitant au questionnement politique

Par endroits, le *Discours de la servitude volontaire* se veut très assertif, notamment par l'usage de phrases clivées mettant en valeur l'idée qu'elles contiennent par la tournure présentative. On songe à « Ce sont donc les peuples qui se laissent, ou plutôt se font garrotter, puisqu'en refusant seulement de servir, ils briseraient leurs liens » (p. 26) ou, plus loin, « C'est ainsi que le tyran asservit les sujets les uns par les autres » (p. 62). Cependant, La Boétie use également régulièrement de la forme interrogative, pour questionner ce qui lui apparaît comme paradoxal (« Mais, ô grand Dieu !, qu'est-ce donc cela ? Comment appellerons-nous ce vice, cet horrible vice ? N'est-ce pas honteux de voir un nombre infini d'hommes non seulement obéir mais ramper, non pas être gouvernés mais tyrannisés, n'ayant ni biens, ni parents, ni enfants, ni leur vie même qui soient à eux ? », p. 22), ou pour guider sa démonstration par des questions rhétoriques **[Q1]**.

Le texte brosse un portrait moral très négatif du tyran. Il est décrit comme « inhumain et cruel » (p. 21) envers ceux qu'il gouverne, dépeint comme « le plus lâche, le plus vil et le plus efféminé de la nation » (p. 22), comparé à un vrai Mirmidon *(ibid.)*. De plus, son pouvoir repose sur le consentement et la soumission du peuple, ce qui le rend dépendant car « ce sont donc les peuples qui se laissent, ou plutôt se font garrotter, puisqu'en refusant seulement de servir, ils briseraient leurs liens » (p. 26). Enfin, le tyran abuse de son pouvoir pour opprimer et détruire (« plus les tyrans pillent, plus ils exigent ; plus ils ruinent et détruisent, plus on leur fournit ; plus on les gorge, plus ils se fortifient d'autant et sont toujours mieux disposés à anéantir et à détruire tout », p. 27) **[Q2]**.

La pièce de Jean-Claude Carrière interroge la légitimité du pouvoir, notamment de l'autorité religieuse, sur les peuples indigènes (Las Casas raconte

les massacres des Indiens « au nom du Christ »). Mais elle dépasse ce seul enjeu : défendre la liberté des Indiens est une manière de défendre la liberté de tous les peuples. Selon Las Casas, les Indiens sont des « êtres humains achevés et véritables », égaux à tous les autres, et il n'est donc pas tolérable qu'on les dépouille de la liberté universelle. Sépulvéda, lui, justifie la domination par l'habitude (rappelant la mise en garde de La Boétie). En dénonçant l'avide « soif de l'or » des conquérants et ses conséquences (domination, oppression, esclavage), la pièce de Jean-Claude Carrière offre une réflexion profonde sur l'exercice du pouvoir et sur le droit universel à la liberté [Q3].

« Secouer le joug » d'une société qui se prive de liberté

La Boétie multiplie les analogies (métaphores, personnifications, comparaisons) pour désigner la société civile qu'il juge trop docile, servile, voire infantilisée. Il assimile le peuple à des enfants (« Ainsi, les peuples abrutis, trouvant beaux tous ces passe-temps, amusés d'un vain plaisir qui les éblouissait, s'habituaient à servir aussi niaisement, mais plus mal encore que les petits enfants n'apprennent à lire avec des images enluminées », p. 50), voire à des moutons (« qui viennent cependant se présenter à lui, comme les moutons devant un boucher, pleins et bien repus, comme pour exciter sa voracité », p. 64). Infantilisé, animalisé, l'homme asservi a tant renoncé à sa nature qu'il est presque aussi monstrueux que celui qui l'asservit [Q1].

En toute passivité, la société a abandonné sa liberté naturelle. En s'accoutumant à la servitude, elle a fait reculer ses droits, progressivement et presque sans violence. Pire, elle joue même un rôle de coopération dans la chaîne qui attribue le pouvoir au tyran (voir le développement de La Boétie sur la pyramide des intérêts, qui révèle ce que chaque maillon de la chaîne a à gagner et renforce le portrait d'une société guidée par l'intérêt individuel plutôt que par la force du collectif) [Q2].

Le débat de Valladolid met en évidence les positions contradictoires sur la question de la soumission des Indiens, mais il ne suggère pas que les Indiens eux-mêmes acceptent la soumission. Au contraire, les arguments de Las Casas soulignent leur résistance et leur droit à l'autonomie auprès du Légat : « Je vous l'ai dit, leur naturel est si doux, et nous avons frappé si fort, qu'ils n'ont jamais trouvé la force de nous résister. Alors ils sont allés vers le désespoir. Les mères ont tué leurs bébés pour qu'ils ne deviennent pas nos esclaves. On a même vu grand nombre d'enfants naître morts, à cause de certaines herbes que leurs mères avaient prises. Vous rappelez-vous, éminence, la forte parole de l'Ecclésiaste ? » [Q3].

Un discours qui se construit avec son lecteur

La facture globale du *Discours* (une entrée en matière, un développement, des arguments illustrés et une conclusion) le conforme à un exercice rhétorique, bien que certaines étapes en soient très lâches et que les digressions entament la progression du propos. S'ajoutent à cette organisation la présence d'un interlocuteur, quoique discrète et parfois floue, la formulation d'une thèse claire et une volonté de convaincre et de persuader en faisant appel à l'émotion du lecteur [Q1].

Le *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie a été récupéré à des fins de propagande en raison de son contenu philosophique et politique. Plusieurs éléments du texte peuvent expliquer cette récupération : la critique de la tyrannie, dont les arguments peuvent être utilisés pour inciter à la révolte contre des régimes oppressifs ; l'appel à la résistance et le dénigrement de la soumission qui peuvent mobiliser les masses contre des gouvernements autoritaires ; et l'idée de liberté comme bien suprême, qui rend légitime et nécessaire le combat. Associées à l'absence de détermination précise des adversaires visés, les idées développées permettent au texte de devenir un hymne à la libération des peuples assujettis [Q2].

La Controverse de Valladolid dénonce effectivement les dérives de la rhétorique utilisée pour justifier la colonisation et l'exploitation des peuples indigènes. Elle met en lumière les dangers de la manipulation des faits, de l'utilisation de la rhétorique pour influencer, et du conflit d'idées qui peuvent mener à la déshumanisation et à l'exploitation des autres. Non, il ne suffit pas de bien discourir pour être juste. La justice et l'équité dépassent largement la simple maîtrise de la rhétorique [Q3].

DEVOIRS

Afin d'évaluer leur connaissance du *Discours*, les élèves pourront relire les études d'ensemble ainsi que le cours de synthèse. Ils pourront aussi réfléchir à une présentation personnelle de l'œuvre à partir de la rubrique « Vers l'entretien oral du bac » (p. 128).

Évaluation (dissertation)

Séance 11
2 h

SUPPORTS	OBJECTIFS	ACTIVITÉS
– *Discours de la servitude volontaire*, œuvre intégrale – « L'atelier de lecture », « Synthétiser » : « Vers l'épreuve écrite du bac (voie générale) : dissertation », p. 127	– Préparer l'écrit des EAF en réalisant une dissertation – Réinvestir les connaissances de la séquence – Citer précisément le texte pour en montrer sa maîtrise	– Élaborer un plan de dissertation – Rédiger une introduction et une partie de dissertation

En classe de 1re générale, afin de vérifier la maîtrise de l'œuvre, le travail de dissertation est tout indiqué comme évaluation finale. On accordera aux élèves deux heures pour traiter le sujet de l'édition de leur choix. Il leur sera demandé de rédiger l'introduction suivie de la première partie de la dissertation. La suite du devoir sera proposée sous forme de plan détaillé. Nous suggérons sur **lesateliersactessud.fr**, parmi les ressources enseignants associées à l'édition, des plans détaillés qui pourront servir de supports aux corrigés. L'édition offre également un sujet de contraction/essai à destination des élèves des voies technologiques.

SÉQUENCE RÉDIGÉE PAR LAURENT ANGARD
ET JULIE CHABROUX-RICHIN

Lecture cursive : *La Controverse de Valladolid*
Parcours « "Défendre" et "entretenir" la liberté »

Bien que séparés par plusieurs siècles, le *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie et l'œuvre de Jean-Claude Carrière se font écho, offrant un éclairage sur les questionnements relatifs au pouvoir au XVIe siècle et, au-delà, explorant les mécanismes de l'oppression. Les deux textes partagent une réflexion profonde sur la liberté et sa fragilité, et invitent à s'interroger sur la nature même de l'homme et les raisons qui justifient la servitude.

Si, dans *La Controverse de Valladolid*, Las Casas, défenseur des Indiens, s'efforce de « dire la vérité » sur leur compte et sur la violence qu'ils subissent, Étienne de La Boétie cherche à éveiller ses lecteurs sur un paradoxe absurde. Dans ces deux œuvres qui recourent à l'art oratoire, l'émotion participe d'une volonté de persuader un auditoire (« J'ai remarqué votre émotion, votre véhémence », indique l'émissaire du pape à Las Casas dans la pièce de Jean-Claude Carrière).

Pour susciter l'adhésion du lecteur, les deux textes soulignent la déshumanisation à l'œuvre dans le processus d'asservissement. De même qu'Étienne de La Boétie rejette l'idée que les hommes puissent être réduits à la condition animale en étant soumis à l'autorité d'un mauvais prince, Jean-Claude Carrière, à travers Las Casas, affirme que les Indiens ne sont pas « des animaux privés de raison » ni « des bêtes [pour] l'abattoir ».

Chaque fois, la cruauté des oppresseurs est dénoncée avec force : Étienne de La Boétie critique la ruse du tyran et les mécanismes subtils sur lesquels repose son pouvoir, tandis que la brutalité crue des conquistadors est mise en lumière sous la plume de Jean-Claude Carrière.

Mais les deux œuvres exposent aussi la fragilité de la liberté. Si la fin de la *Controverse* semble favorable aux Indiens, qui « doivent être traités avec la plus grande humanité et justice, car ils sont des hommes véritables », elle révèle que l'oppression peut se déplacer vers d'autres peuples. Cette conclusion pessimiste fait écho à l'amer constat d'Étienne de La Boétie sur la persistance de la tyrannie quels que soient les efforts réalisés pour s'en libérer.

En fin de compte, *La Controverse de Valladolid* et le *Discours de la servitude volontaire* nous rappellent que la vigilance est de mise. Relevant de notre responsabilité collective, la liberté et la dignité humaine ne sont jamais acquises : elles exigent une détermination inébranlable et constante à les défendre.

Extrait de l'édition du *Discours de la servitude volontaire*, Actes Sud, coll. « Les Ateliers d'Actes Sud », 2025, p. 104-105.